qu'il serait trop long de développer ici. Le modèle de la « *polis* religion » repose sur des bases solides que les critiques de l'auteur et d'autres ne me paraissent pas ébranler (voir J. Scheid, *La cité, l'individu, la religion* http://www.college-de-france.fr/media/john-scheid/UPL11021_scheid_res0809.pdf). Une série d'autres régions de l'Empire sont envisagées dans les contributions suivantes. L. Allason-Jones examine les prêtres et prêtresses de la Bretagne romaine ; Bertrand Goffaux, les prêtres, *conventus* et organisation provinciale en Hispania Citerior ; V. Gaspar, le statut du sacerdoce de Cérès dans l'Afrique romaine ; J. Reynolds, les fonctions des prêtres dans la Cyrénaïque romaine ; L. Capponi, les prêtres de l'Égypte romaine ; S. Dmitriev, les *neokoriae* d'Éphèse et les rivalités entre cités dans l'Asie mineure romaine ; B. Rossignol, les prêtres municipaux et provinciaux des provinces danubiennes, tandis que S. B. Aleshire et St. D. Lambert s'attachent à la question des *genè* attiques et de la réforme religieuse athénienne de 21 av. n.è. – La variété des thèmes abordés n'a pas permis aux éditeurs de proposer des conclusions générales mais celle-ci témoigne bien de la complexité des interactions entre prêtres et État dans le monde romain. – *Index locorum* et index général. Françoise VAN HAEPEREN

Maddalena BASSANI & Francesca GHEDINI (a cura di), Religionem significare. *Aspetti storico-religiosi, strutturali, iconografici e materiali dei sacra privata.* Atti dell'Incontro di Studi (Padova, 8-9 giugno 2009). Rome, Quasar, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 263 p., ill. (ANTENOR QUADERNI, 19). Prix : 72 €. ISBN 978-88-7140-453-0.

La religion romaine est surtout perceptible par ses aspects publics. Qu'en est-il des pratiques privées ? Pour approfondir la recherche, et la diversifier, la rencontre scientifique de Padoue en 2009 proposa une approche des *sacra privata* au travers d'une série de sources archéologiques et épigraphiques, italiennes pour la plupart, afin d'en mieux comprendre le fonctionnement et la place structurelle. Toutefois un questionnement préalable était indispensable : qu'est la religion privée des Romains, par rapport aux cultes publics ? Cette interrogation essentielle, au sens précis de l'adjectif, a été posée en termes épistémologiques par John Scheid sous le titre « de l'ambiguïté de la notion de religion privée » qui en tente donc une définition objective. Cette réflexion s'appuie sur un parcours historiographique qui retrace de manière critique l'opposition qui s'est faite jour, à la fin du XXe siècle, contre la notion de religion publique ou « polis-model » en tant que pivot de compréhension de la religion des Anciens sur la base d'une approche anthropologique et historique débarrassée de l'impact de la pensée chrétienne. Cet article déterminant en matière méthodologique mérite toute l'attention de ceux qui étudient les phénomènes religieux antiques dans leur altérité car il procure une analyse précise et claire des argumentations qui se développent ces dernières années en faveur d'un retour vers une religiosité intérieure qui serait « véritable et originelle » et qui se manifesterait dans les actes privés. Toute la mécanique développée notamment par R. Gordon, G. Woolf, A. Bendlin afin de nier le dynamisme des cultes publics, d'incriminer leur caractère supposé artificiel et dominant dans le but de mettre en évidence le sentiment et l'émotion individuels, est ainsi démontée avec compétence et lucidité, mettant au jour le romantisme chrétien sous-jacent ou les définitions personnelles de la Religion (avec une majuscule). Ces auteurs

ignorent ou affectent d'ignorer la composante communautaire de la religion privée exercée dans les faits dans toutes sortes de réseaux, dans la famille, la corporation et le quartier, les obligations de chacun dépassant largement les cultes civiques ; ces *sacra privata* extrêmement vivants ne remplacent pas, n'oblitèrent pas et ne relèguent pas la religion publique dans une catégorie réservée aux seuls politiques dans leur culture d'élites, à un niveau « inférieur » de religiosité. Résumons : « le modèle civique n'est pas une sorte de vestige isolé de pratiques anciennes et délaissées, il participe d'un modèle collectif de vie religieuse qui dépasse de loin la communauté des citoyens ; tous les habitants de l'empire étaient impliqués dans des communautés publiques et privées et ce n'était généralement pas en vertu d'une décision religieuse individuelle et notamment d'une conversion que l'on adoptait les obligations religieuses d'une de ces communautés », mais par la naissance, l'adoption, l'affranchissement et toutes formes de contrainte sociale. Cette mise au point fondamentale qu'il faut lire et méditer pour la profondeur de sa réflexion est un peu inattendue dans ce volume d'actes consacrés à quelques exemples précis, rappelons donc aussi que ce fut le thème du cours du Collège de France en 2008-2009 dont on peut trouver un résumé dans l'*Annuaire* de l'institution, et en ligne. – Passons au contenu de la rencontre. Pompéi est au cœur de plusieurs communications, la première de F. Pesando proposant quelques notes sur les petits édicules de culte domestique, les *sacraria*, dont on rappellera qu'ils ont fait récemment l'objet d'un volume de la même collection, dû à une des organisatrices, M. Bassani, en 2008. L. Anniboletti quant à elle compare les *compita vicinalia* de Délos et de Pompéi et cherche, notamment dans les représentations figurées, les liens possibles entre les célébrations de la famille et celles du quartier. Culte domestique par excellence les Lares retiennent l'attention de M. Torelli qui en étudie les formes archaïques et « préhistoriques » italiennes, tandis que F. Giacobello s'intéresse au développement du culte au travers des textes et des images plus spécialement dans la région vésuvienne, rejetant la distinction habituellement établie entre deux cultes domestiques distincts qui concerneraient les libres et les non-libres. W. Van Andringa qui a consacré il y a peu une étude remarquée au *Quotidien des hommes et des dieux* à Pompéi, revient brièvement sur l'organisation de la maison pompéienne sous l'angle des pratiques rituelles. Nous quittons la région pour la Cisalpine où M. Bassani examine les structures architectoniques à usage religieux dans le cadre de la *domus*, *sacelli, sacraria*, et souligne la « committenza di rango » des contextes et des pratiques avec celles de la bonne société romaine, au centre du pouvoir. Dans la même aire géographique, E. Pettenò décrit les objets de la religion au travers des collections du musée de Concordia, petits bronzes en particulier, tandis que E. Di Filippo Balestrazzi analyse et décrit la topographie urbaine et domestique des statues et reliefs de nature religieuse mis au jour dans la même colonie. La contribution suivante est fort différente, axée sur une comparaison entre les *sacra privata*, les structures de culte et la topographie religieuse de Pompéi d'une part, de deux agglomérations mosellanes d'autre part (Bliesbruck et Schwarzenacker), en se concentrant sur les quartiers artisanaux. La proximité des résultats est frappante et conduit les auteurs, J.-P. Petit, S. Santoro et E. Mastrobattista, à des considérations de large importance historique « sia in ambito strettamente domestico, che in quello corporativo, la forma architettonica e iconografica in cui si esprime [la] religiosità è, tanto a Pompei quanto in Gallia Belgica, tipicamente romana, a significare quanto

profondamente questa classe sociale degli artigiani commercianti fosse stata coinvolta dalla romanizzazione e dall'appartenenza all'impero ». Le regard se porte ensuite sur la Grèce à l'époque romaine, P. Bonini recherchant les traces des pratiques religieuses privées dans une série de maisons réparties dans plusieurs provinces grecques, jusqu'à l'époque chrétienne. Pour cette période tardive, qui voit le passage de la villa à l'église, en maints endroits des campagnes, on lira une brève communication d'A. Chavarría Arnau. Enfin G. Gorini consacre quelques pages à une problématique de grande importance dans les sanctuaires de l'Antiquité, le don monétaire, ici esquissée dans la version de don privé également attesté en contexte domestique. Les conclusions de la plume de D. Scargliarini invitent à poursuivre l'enquête en précisant combien les recherches démontrent, et besoin en est !, que la religion privée et domestique n'est en rien une religion « populaire » mais une forme de culte capable d'évolution et d'adaptation, révélatrice de la société et de ses transformations.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE, *Aberglauben oder Individualität ? Religiöse Abweichung im römischen Reich.* Tübingen, Mohr Siebeck, 2011. 1 vol. 11 x 18 cm, X-185 p. Prix : 24 €. ISBN 978-3-16-150745-8.

Ce petit livre, basé sur des leçons données au Collège de France en 2010, est consacré à la thématique de la déviance religieuse dans le monde romain : faut-il y voir une forme de superstition ou l'émergence d'une nouvelle dimension de l'individualité. La perspective mise sur la déviance ou la violation des normes vise un double objectif. D'une part, en identifiant les variations du comportement religieux, il est possible d'évaluer dans quelle mesure pouvait s'exprimer une individualité dans le domaine religieux. D'autre part, en prenant en considération les discours normatifs qui délimitent ou autorisent des variations, il s'agit d'identifier les auteurs de telles positions et de comprendre comment elles étaient appliquées. La religiosité individuelle s'exprimant dans une société et un cadre qui évoluent, l'auteur choisit d'étudier ces questions dans la longue durée. Il part en outre du principe que les textes normatifs ne permettent pas seulement un accès à la distinction et aux polémiques intellectuelles et des hautes couches sociales mais aussi à l'adaptation dont de telles normes font l'objet par des individus qui les transforment ou les renforcent et les font circuler. Le premier chapitre s'attache à la notion même de *superstitio* et aux conceptions de la déviance religieuse à Rome. Le chapitre suivant est consacré à la production de normes religieuses à la fin de la République. Dans le chapitre 3, l'auteur examine les expériences religieuses qu'il vaut mieux ne pas faire dans des temples. Il s'intéresse ensuite au discours normatif de l'Antiquité tardive, avant d'envisager la question de l'individu dans un monde de normes religieuses. Le dernier chapitre, diachronique, synthétise la problématique de départ : déviance et individuation, de Cicéron à Théodose. – Destiné à un public germanophone assez large, son apparat critique est cependant consistant ; les textes anciens commentés sont donnés en latin et en traduction. Bibliographie et index.

Françoise VAN HAEPEREN